

Revue littéraire — 31 octobre 1840

Bernard-Adolphe Granier de Cassagnac

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Revue littéraire — 31 octobre 1840

Retour à la liste

REVUE LITTÉRAIRE.

Dante, nouvelle traduction. — Les anciens Traducteurs. — Dante est évidemment le plus grand poète des temps chrétiens, comme Homère est le plus grand poète des temps païens. La Divine Comédie est la sœur de l'Odyssée, littérairement et théologiquement, car l'Odyssée résume toute la théologie du paganisme, de même que la Divine Comédie résume toute la théologie du christianisme. Il est bien difficile d'expliquer le poème moderne à qui ne comprend pas parfaitement le poème ancien, et, quelque étrange que cela paraisse à dire, bien peu de gens le comprennent. En tête de ceux qui ne le comprennent pas, il faut, comme de raison, placer les traducteurs.

Il est donc important et urgent, pour les lettres françaises, qu'il se publie une traduction de l'Homère grec, ancien, authentique, et non plus de l'Homère francisé et modernisé du XVII et du XVIII siècle. C'est possible aujourd'hui, parce que les études historiques de ces vingt dernières années ont ouvert le sens de l'antiquité ; ce n'était pas possible autrefois, parce que le sens moral, religieux, domestique, on peut même dire littéraire, de l'ancienne Grèce n'était pas suffisamment connu. Racine avait assurément les qualités d'un grand poète, et il savait parfaitement le grec, mais il en savait peut-être beaucoup plus la lettre que l'esprit. En attendant qu'Homère soit expliqué dans toutes ses curiosités et dans toutes ses magnificences natives, nous sommes charmés d'annon-

cer au public lettré une traduction de Dante, son frère et certes son égal en poésie. Si notre opinion peut être de quelque poids en ceci, nous n'hésitons pas à dire que cette traduction nous paraît incomparablement la meilleure de toutes celles qui ont été faites.

Il y a deux sortes de difficultés, toutes deux fort grandes, à une traduction de Dante ; nous allons tâcher de les faire comprendre. La première espèce s'applique plus particulièrement à ce qu'on pourrait nommer des difficultés de mots, la seconde à ce qu'on pourrait nommer des difficultés d'idées.

La Divine Comédie est datée de l'an 1300. Elle a donc été composée pendant les dernières années du XIII siècle, quelques années après la chronique de Joinville. Or, ce qui est arrivé en France depuis cette époque est arrivé à peu près également partout, c'est-à-dire que la langue a changé. De même que la langue de Joinville n'est pas celle de Voltaire, de même la langue de Dante n'est pas celle de Metastasio. Qui comprend la dernière ne comprend pas pour cela la première. Nous ne voudrions pas affirmer que le changement ait été aussi grand dans la langue italienne que dans la langue française ; mais il a été néanmoins assez grand pour arrêter quiconque n'a pu faire une étude littéraire et savante de l'italien de Dante et de Pétrarque. Ainsi, tous ceux qui ont appris assez d'italien pour lire Metastasio, Manzoni, Ugo Foscolo, et toute la littérature transalpine depuis un siècle, sont hors d'état de comprendre la Divine Comédie. Les personnes qui ont appris à suivre les airs de bravoure de Rubini et les romances de la Grisi n'en traduiraient pas deux tercets. En un mot, le maître d'italien proprement dit et ses élèves sont exclus de la lecture de Dante. En effet, le maître d'italien, en général, n'est qu'un pauvre réfugié, faisant de la littérature en amateur sur la terre d'exil, et il est en état d'enseigner la langue de Dante aux étrangers, à peu près comme les accusés

d'avril leur enseigneraient la langue de Ville-Hardouin ou de Joinville. Il faut donc, de toute nécessité, pour traduire la Divine Comédie, un homme qui ait fait, comme nous disions, une étude littéraire et savante de l'italien du moyen-âge, et il est bien difficile que cet homme ne soit pas né et n'ait pas été élevé en Italie. Un Allemand, par exemple, serait-il en état d'apprendre assez bien le français pour comprendre également Pascal, Brantôme, Commines, Froissard, Joinville et Ville-Hardouin, six écrivains employant six français différens ? Cela nous semble d'une difficulté à peu près insurmontable. Il faut être né dans une langue pour en bien discerner les âges différens.

La difficulté que nous avons nommée difficulté des idées, est extrême dans la Divine Comédie, si bien qu'après avoir fait les études nécessaires pour en comprendre le sens littéraire, on pourrait se trouver encore hors d'état d'en comprendre le sens moral ; voici pourquoi :

La Divine Comédie est une épopée dans le sens d'Aristote, c'est-à-dire que, semblable à l'Odyssée, elle comprend, pose et résout toutes les questions relatives à l'homme, à l'homme vivant et à l'homme mort. C'est donc, comme nous disions, un poème théologique en même temps qu'un poème moral et littéraire. Dans l'Odyssée, les questions relatives à l'homme après sa mort, ou les questions théologiques, sont principalement traitées dans la descente aux enfers. Dans la Divine Comédie, qui se passe de prime abord dans l'autre monde, et qui ne traite des choses relatives à celui-ci que par des récits qui en sont un rayonnement, les questions théologiques sont traitées depuis le commencement jusqu'à la fin ; la manière de procéder de Dante est donc en général celle-ci : À mesure qu'il s'avance dans l'enfer, dans le purgatoire et dans le paradis, il rencontre des corps, des ombres et des clartés ; ces corps,

ces ombres et ces clartés sont la réalité ou l'apparence d'hommes qui sont morts. Dante les questionne ou en est questionné, et dans ces réponses mutuelles est contenue toute l'histoire du moyen-âge. Lorsqu'il se présente sur ces corps, sur ces ombres et sur ces clartés, des difficultés qu'une intelligence vivante ne peut pas comprendre, alors Dante consulte Virgile qui le mène depuis la porte d'entrée de l'enfer jusqu'à la porte de sortie du purgatoire, et Béatrix qui le reçoit sur le seuil du paradis, ou bien encore il consulte les saints, les apôtres et les docteurs.

Lors donc qu'une question se pose à l'esprit de Dante, il en cherche d'abord l'explication dans la théologie, et il la donne dans toute sa rigueur. Si la théologie ne contient pas cette explication, il la cherche à travers les innombrables écrits des Pères de l'église ; s'il ne la trouve pas dans les Pères, il la cherche dans les livres de Platon, d'Aristote ou d'Averroës ; enfin, s'il ne la trouve ni dans Averroës, ni dans Aristote, ni dans Platon, il la cherche dans la scholastique et dans la science du moyen-âge. Il y a ainsi, dans la Divine Comédie, des questions magnifiques qui sont examinées au point de vue de ces diverses autorités, et qui éblouissent l'esprit par la hauteur de la pensée et par l'éclat du style. De ce nombre sont la question de la génération, et la question, si difficile au moyen-âge, des taches de la lune.

Donc, pour suivre Dante dans son poème, un et triple, à l'imitation de Dieu, il faut avoir une instruction immense et comme spéciale, car il faut savoir la théologie chrétienne, considérée dans le dogme et dans la discussion des docteurs ; il faut savoir la philosophie païenne, connaître surtout ses deux plus grands représentans, Platon et Aristote ; enfin, il faut savoir toute l'immense et effroyable matière qui servait à la discussion des scholastiques, les réalistes et les nominaux, Abailard, Pierre Lombard, saint Bona-

venture, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, le Décret et les conciles. En un mot, Dante est un monde, et il faut des épaules d'Atlas pour le porter. Qu'on se représente d'ici les grimaces que font sous ce fardeau les petits faiseurs de quatrains ou de littérature railleuse qui se sont avisés de traduire la Divine Comédie.

Vu toutes ces difficultés, difficultés de langue et difficultés d'idées, qui se présentent à l'entrée du poème de Dante, nous félicitons la littérature française de l'œuvre remarquable dont M. Angelo Fiorentino vient de l'enrichir. Qui fera aussi bien, sera un homme d'un grand talent ; faire mieux nous semble difficile. M. Fiorentino serre le sens de si près, que qui que ce soit ne saurait se vanter de passer entre lui et le poète. Nous ne répondons pas des étrangetés qu'on rencontrera dans cette traduction, ni M. Fiorentino non plus apparemment ; mais Dante en répond pour tout le monde, car la traduction est littérale, et presque mot pour mot.

Il faut donc que M. Fiorentino ait fait une étude bien approfondie de la langue italienne, pour avoir compris à ce point le sens littéraire de Dante ; et il faut, en outre, qu'il ait fait une étude bien plus approfondie encore des grandes et sublimes matières qui sont traitées dans la Divine Comédie, pour en avoir à ce point rendu le sens moral. Les notes précises et claires, qui accompagnent la traduction, décèlent un homme d'un esprit droit et bien sûr de lui-même ; cependant ces notes ne devraient pas dispenser d'une introduction. M. Fiorentino la fera-t-il ? On remarquera sans doute, en lisant sa traduction, un bon nombre de passages latins, qu'il a laissés tels qu'ils sont dans le poète, tandis que les autres les ont traduits. Cela vient de ce que M. Fionentino savait que c'est une règle traditionnelle de l'église catholique de ne pas traduire en langue vulgaire les Écritures. C'est pour cela que Dante lui-même ne les avait pas mises en italien, quelque difficulté qu'il y eût à faire

entrer dans ses tercets le latin de la Vulgate. Depuis Dante, la tradition de l'église a été formulée en canon par le concile de Trente ; mais les traducteurs vulgaires ont bien d'autres affaires avant d'aller s'occuper des canons.

Ce qui nous fait mettre à un prix si grand la traduction de M. Fiorentino, ce sont précisément celles qui l'ont précédée.

Les traducteurs de Dante, complets ou partiels, sont jusqu'ici, à notre connaissance, l'abbé Grangier, Moutonnet de Clairfonds, Rivarol, M. Artaud. M. Antony Deschamps, M. Gourbillon, M. Terrasson, M. Chabanon, M. Le Dreuil et M. Mongis, connu par sa polémique avec M. Victor Hugo, au sujet de Claude Gueux. Rivarol et M. Artaud ont traduit en prose ; les autres ont traduit en vers, ou peu s'en faut.

Le bon abbé Grangier, qui a dédié son livre à Henri IV, s'est arrangé pour traduire vers pour vers et mot pour mot. Quand il ne peut pas traduire, il fourre tout simplement le passage italien dans son vers, et il continue ; ce qui fait qu'il est aussi simple de chercher le sens de Grangier dans la Divine Comédie, que le sens de la Divine Comédie dans Grangier. Le procédé de M. Moutonnet est encore plus simple. Au moins, quand Grangier ne comprend pas un mot italien, il le met tel quel dans sa traduction, s'en rapportant à la grace de Dieu et à l'intelligence du lecteur : M. Moutonnet, lui, n'y fait pas tant de façons ; il ne met rien du tout ; seulement, il fait une note, pour dire que la différence du génie des deux langues l'a empêché de traduire le passage sauté. Cette espèce de note, ressource habituelle des traducteurs qui ne comprennent pas leur auteur, nous en rappelle une ravissante d'un honnête traducteur de Suétone, M. Ophellot de la Pause, un voltairien enragé, auquel nous devons les meilleurs momens de gaieté que nous aient donnés nos lectures. Donc, M. de la Pause avait trouvé dans Suétone

que l'empereur Caligula fit mourir l'esclave nomenclateur de nous ne savons plus quel personnage. L'esclave nomenclateur était une espèce de valet de chambre, chargé de se tenir à la porte de son maître, les jours de réception, pour lui annoncer les cliens par leur nom. Quelles que soient les susceptibilités de la langue française, il est donc impossible d'en imaginer une qui s'opposât à la désignation de l'esclave nomenclateur ; mais, au lieu du terme nomenclator, dont les latins se servaient le plus souvent pour le nommer, Suétone avait employé une forme approchante, moins usitée, du même mot, et ce brave M. de la Pause, qui ne comprenait pas, alla s'imaginer qu'il s'agissait de je ne sais quelle ordure grecque, qui fut la cause de sa note pudibonde.

M. le comte de Rivarol, de spirituelle mémoire, est un traducteur de Dante fort ridicule. Le XVIII siècle, avec ses prétentions philosophiques et son érudition plus que superficielle, ne pouvait pas comprendre l'œuvre théologique et profonde de Dante, il s'en moquait : c'eût été bien s'il ne s'était pas avisé de le traduire ; mais quelle traduction, bon Dieu ! C'est une chose à la fois triste et comique de voir Voltaire et Rivarol donner des leçons de goût à l'auteur de la Divine Comédie. « On n'a pas traduit ces trois vers, dit Rivarol, parce qu'ils coupaient désagréablement et ralentissaient la rapidité de cette description. Tantôt il trouve que les noms des démons sont mal sonnans, tantôt il renvoie Dante au dictionnaire de la fable, ne comprenant pas, le pauvre homme ! que le système mythologique du poète s'écarte à dessein des traditions païennes, parce qu'il rentre dans la théorie donnée par les Pères sur l'origine du polythéisme. C'est ainsi que Delille, ne comprenant pas que les héros nommés par Virgile dans la descente aux enfers ou dans les batailles de la conquête d'Énée rentraient dans la tradition, et étaient la glorification des grandes familles romaines, les remplace, selon le besoin de sa rime, par Polydamas, par Polydore et autres

pareils. Ces choses-là se faisaient sous le règne du bon goût, comme on disait alors.

M. Artaud est le père d'une famille de traducteurs qu'il a nourris de sa substance comme de petits pélicans. Ils auraient pu avoir une meilleure table. MM. Gourbillon, Terrasson et Chabanon ont plus ou moins torturé la prose de ce bon M. Artaud. M. Le Dreuil l'a mise en couplets, auxquels il ne manque qu'un air. M. Antony Deschamps lui-même, ce poète à la forme si nerveuse et si belle, s'est repu, comme les autres, de la substance de M. Artaud, malgré les protestations auxquelles il se livre pour établir qu'il a suivi Dante pas à pas. Ce que nous disons là est justifié pour nous par quelques passages que M. Artaud n'a pas compris, et dans lesquels M. Antony Deschamps a reproduit la même erreur. Ainsi, c'est une manie de M. Artaud de nommer Virgile, qui était de Mantoue, le sage romain. M. Antony Deschamps n'a garde d'y manquer :

Le poète romain, debout à son côté,
Le sait ; il a senti la dure vérité.

Ainsi encore Dante fait parler, dans le Paradis, l'aigle, symbole de l'empire romain. M. Artaud s'imagine que cet aigle était une enseigne, et le fait du genre féminin ; M. Antony Deschamps répète :

Quand Constantin tourna l'aigle du Paradis
Contre le cours du ciel qu'elle suvit jadis.

Enfin, et ceci est concluant, au vingt-cinquième chant du Paradis, Dante, qui est dans la force de l'âge, espère que son poème, qu'il achève, apaisera les haines qui l'ont chassé de Florence, et se sert du mot vello par allusion au manteau d'hermine des poètes triomphateurs. Or, il a plu à M. Artaud de faire souhaiter à Dante de revenir bien vieux dans sa patrie, et M. Antony Deschamps lui fait dire :

Et je visiterai,
Poète aux cheveux blancs, les fonts de mon baptême.

La traduction de M. Antony Deschamps, en d'autres passages, manque, non plus d'originalité, mais de fidélité. Brunetto Litini parle ainsi à Dante : « Ta destinée sera réservée à tant d'honneur, que les deux parties auront soif de toi ; mais l'herbe restera loin de leur bec. »

M. Deschamps qui se pique d'être littéral, a mis :

Mais leur désir est vain,
Et la bouche béante attend long-temps le vin.

Enfin, lorsque les noms historiques ne vont pas à M. Antony Deschamps, il les change. Le plus jeune des fils d'Ugolin, mort de faim avec lui dans la tour de Pise, et qui adresse à son père une interrogation si sublime, se nommait Anselmuccio ; il semblait avoir payé assez cher le droit d'aller à la postérité, mais M. Antony Deschamps n'en a pas jugé ainsi, car il met :

Eux pleuraient cependant ; et mon cher petit Pierre
Dit : Père, qu'as-tu donc ?

Nous ne donnerons qu'un seul exemple de la fidélité de M. Mongis, autre traducteur de la famille de M. Artaud, et très littéral, à ce qu'il prétend.

Dante dit ceci :

« Tu ne trouveras pas une ame qui ait plus mérité d'être enfoncée dans la glace. »

M. Artaud, qui a l'imagination féconde, a inventé cette traduction : « Tu parcourras toute l'enceinte de Caïn avant de trouver une

ombre qui ait plus mérité qu'eux d'être abreuvée de l'amertume du bouillon de glace. »

Ce bouillon de glace a fort affriandé M. Mongis, et il a donné en plein dans la cuisine de M. Artaud :

Cherche dans tout Caïn,
Tu ne trouveras pas un seul hôte, au festin,
Plus digne de goûter l'infernale gelée.

Comme cela est littéral, et rend avec exactitude le passage de Dante !

La traduction de M. Artaud, qui a de la réputation, et qui lui a coûté vingt-quatre années de travaux, constitue la plus grande déception de sa vie ; en général, cette malheureuse traduction ne traduit rien du tout, que les idées de M. Artaud qui ne sont pas ordinairement celles de Dante. Ajoutons qu'il y a des hérésies pour faire brûler cent fois M. Artaud, si l'inquisition existait encore. Nous n'exagérons rien en affirmant, du fond de notre sincérité et de notre loyauté, que nous ne savons par quel bout la prendre, et à quels exemples donner la préférence, afin de justifier ce que nous avançons. La partie est si belle, que nous ne savons la jouer.

Tantôt M. Artaud prend un nom propre pour un nom de profession. Dante avait dit : « Ô Romagnols, tournés en bâtards ! quand est-ce qu'un Fabbro renaîtra à Bologne ? quand un Bernardin de Fosco à Faënza, noble tige sortie d'une pauvre racine ? » M. Artaud met : « Ô habitans de la Romagne, redevenus sauvages, quand un forgeron (pauvre Fabbro), planté à Bologne, commence à pousser de profondes racines, aux rangs des premiers seigneurs, quand un Bernardin de Fosco devient à Faënza d'une faible graminée un arbre superbe ! »

Tantôt M. Artaud prend le vin blanc pour le printemps. Dante parle du pape Martin IV, gourmet qui faisait noyer ses anguilles dans du vin blanc de Florence, nommé vernaccia. M. Artaud met : « Il naquit à Tours, et il expie par le jeûne les anguilles de Bolsena, qu'il faisait mourir au printemps. » Tantôt M. Artaud prend des moines pour des mérinos. Dante avait dit : « Il y en a bien de celles (des brebis) qui craignent le danger, et qui se pressent contre le pasteur ; mais ces moines sont si rares, qu'il faut peu de drap pour faire leurs frocs. » M. Artaud a mis : « Il en est (des brebis) qui redoutent le péril et se serrent contre le pasteur ; mais elles sont en petit nombre, peu de laine suffit pour les couvrir. » Et pour compléter sa pensée, M. Artaud ajoute cette note sublime : « De notre temps, le vers du Dante n'aurait rien de trop répréhensible. Il est constant que, dans beaucoup de pays, des amateurs enthousiastes de mérinos ont fait faire des espèces de couvertures qui mettent ces précieux animaux (n'oubliez pas que Dante a parlé de moines) à l'abri de la pluie ou du froid. Mais où nous a conduit une comparaison du Dante, qui, en elle-même, n'offre rien de ridicule et de plaisant ? (Je le crois bien !) » Un des endroits notables de la traduction de M. Artaud est un passage du XX chant du Paradis, où Dante fait dire à Hugues Capet : « Je fus fils d'un boucher de Paris. » M. Artaud, qui était secrétaire de légation à Florence, se sentit humilié pour le souverain qu'il représentait, et la diplomatie vint à son aide. Il imagina qu'il serait bien plus noble de faire de Hugues Capet un riche marchand de bœufs de Poissy, et il met dans sa traduction : « De ses nombreux troupeaux mon père alimentait Paris. » C'est ainsi que l'honneur des rois de France fut sauvé !

Nous avons annoncé des hérésies à faire brûler vif M. Artaud. En voici :

Dante dit, chant IV du Paradis : « Que notre justice paraisse injuste aux yeux des mortels ; c'est une raison de foi, et non de méchanceté hérétique. »

M. Artaud met : « Que notre justice paraisse injuste aux yeux des mortels ; c'est un argument que la foi peut hasarder, et ce n'est pas une coupable hérésie. » Excusez du peu !

Autre hérésie de M. Artaud. Dante avait mis, au chant VII du Paradis : « Le souverain bien, qui produit le mouvement et la joie de ce royaume que tu gravis, fait de sa providence le moteur de ces grands corps ; et non seulement du sein de sa pensée, qui a toute perfection, il veille sur les êtres, mais il veille encore sur leur salut. »

M. Artaud a mis : « Le bien suprême, qui meut et comble de bonheur le royaume que tu parcours, ne prive jamais ces grands corps de sa divine providence. Dieu, qui est parfait, a non-seulement placé toutes les natures dans son esprit, mais il veut qu'elles soient entières et parfaites comme lui. » Indépendamment du galimatias, qui est triple, qui a jamais prononcé d'aussi grands blasphèmes, excepté les panthéistes les plus exagérés ?

Dans le même chant, Dante avait mis : « La nature qui engendre suivrait toujours la même voie que la nature qui est engendrée, si la providence divine ne triomphait pas. » M. Artaud met : « Un fils ressemblerait à son père, si la providence divine n'en ordonnait autrement. » Et pourquoi donc, monsieur Artaud ! ne voulez-vous pas que les enfans ressemblent à leur père ?

Dernière hérésie que nous citerons. Dante avait mis, au chant XXIX du Paradis : « Il n'était pas pour acquérir plus de perfection, cela ne saurait être, mais afin qu'il pût dire en rayonnant dans sa splendeur : J'existe ; que, dans son éternité, hors du temps et de

l'espace, l'amour éternel s'épanchât, lorsqu'il le voulut, en neuf ordres d'amours. Et on ne saurait dire qu'il fût resté inactif avant cette création, car l'esprit de Dieu courut sur les eaux ni avant ni après. » Cela veut dire que le monde fut créé hors du temps, et que par conséquent lorsque, selon la Genèse, l'esprit de Dieu courut sur les eaux, ce n'était ni avant ni après, car avant et après supposent le temps.

M. Artaud a dit : « L'amour éternel créa neuf amours sacrés (voilà les anges réduits à neuf, au lieu de neuf ordres), non pour augmenter sa perfection, elle ne pouvait s'accroître davantage, mais afin de pouvoir dire, en étincelant : Je subsiste ! Il était auparavant enfermé (Dieu enfermé !) dans son éternité, au-delà des temps (qui n'existaient pas encore), incompréhensible (c'est vous qui l'êtes, M. Artaud !), comme il lui a plu ; cependant, jusqu'alors (quand, puisque le temps n'avait pas été créé ?), il n'était pas demeuré dans l'inertie, et ce que Dieu dit sur les eaux (où y a-t-il un mot de cela ?) n'avait eu lieu ni avant ni après. » — Et la création, s'il vous plaît, M. Artaud, qu'en avez-vous fait ?

Du reste, pour expliquer cette singulière théorie théologique sur la création, M. Artaud a eu recours à une note qui vaut celle des mérinos. « Je me rappelle, dit-il, que je me suis particulièrement occupé de ce morceau et de quelques autres tercets aussi difficiles dans une terre voisine de Paris, au château de Villiers-sur-Marne, où une parente, pleine de grace et d'obligeance, m'a reçu pendant plusieurs étés avec ma famille. Une habitation agréable… une aimable liberté dans les études… tout m'encourageait à mettre la dernière main à cet ouvrage, commencé depuis long-temps. » — Vanitas !

Nous terminerons ceci par quelques mots sur la mauvaise habitude qu'a M. Artaud d'appeler Dante le Dante. Il est vrai que c'est

une règle de la langue italienne de mettre l'article devant les noms, mais seulement devant le nom de famille, et non devant le nom de baptême. Ainsi, on dit le Sanzio et non le Raphaël, on dit le Buonarotti et non le Michel-Ange, on dit le Tasso et non le Torquato, parce que l'article, nous le répétons, ne se met pas devant le nom de baptême, qui est le nom propre. Or, Dante, abréviatif de Durante, est le nom propre de l'auteur de la Divine Comédie, il s'appelait de son nom de famille Alighieri ; il faut donc mettre l'article devant ce nom et non pas devant l'autre, et dire l'Alighieri, mais non pas le Dante.

Tout ce qui précède ne signifie pas que M. Artaud soit un homme sans mérite ; mais, outre que la traduction de Dante était une tâche difficile, c'était encore une œuvre en dehors de l'intelligence de son temps. Le XVIII siècle avait mis à la mode de se moquer du moyen-âge, et il l'appelait une époque de barbarie. Le moyen-âge a bien pris sa revanche avec ceux qui ont voulu porter leur main sur lui. Certes, quand on y regarde bien, on citerait peu d'époques plus grandes en elles-mêmes et plus glorieuses pour l'esprit humain. Sans parler de l'enfantement des états modernes et de l'élaboration des libertés publiques dont nous jouissons, ni de la découverte de la poudre à canon, de la boussole, de l'imprimerie et du Nouveau-Monde, le moyen-âge a traité dans ses grandes écoles les questions les plus sublimes qui puissent occuper l'homme, et il en est resté quelque chose de plus que des théories creuses, car il en est sorti les mœurs actuelles de l'Occident.

G. C.

— Histoire de la Langue et de la Littérature des Slaves, par M. Eichoff. — Les peuples slaves occupent plus d'un tiers de l'Europe actuelle ; les Russes, les Serbes, les Bohêmes, les Polonais, les Lettons, se rattachent à cette vaste branche de la famille humaine.

L'ancienne civilisation slave est à peu près inconnue ; mais, dans l'histoire moderne de l'Europe, ces races acquièrent chaque jour plus d'importance. Sans croire pour cela qu'elles soient un jour destinées à la conquête du monde, comme paraîtraient assez disposées à le penser quelques imaginations craintives, il importe de faire leur part à ces populations déshéritées presque entièrement jusqu'ici de l'importance historique et de la culture intellectuelle. Les études relatives à la littérature slave ne sont donc pas sans intérêt ; néanmoins, ce n'est pas à coup sûr « un champ inépuisable, » comme le dit M. Eichoff. La seule lecture du livre dont nous avons à parler, livre fort vide de faits et à plus forte raison d'idées, suffit à convaincre au contraire de la stérilité du sujet.

M. Eichoff a divisé son mince volume en quatre parties bien distinctes : histoire, langue, littérature, poèmes nationaux.

Dans la première, l'auteur a cherché à résoudre un problème dont Bossuet (qui a pourtant écrit dans son temps le Discours sur l'histoire universelle) se serait à peine tiré. Il a trouvé moyen en cinquante pages, fort peu compactes, de donner les annales complètes des populations slaves. Je concevrais, dans si peu d'espace, une vue générale, un aperçu philosophique ; M. Eichoff s'en est gardé. La partie historique de son travail n'est qu'une simple nomenclature. Tout y a sa place, depuis les Cimmériens d'Homère et les Scythes d'Hérodote jusqu'à la sage sollicitude et la sévère justice de l'empereur Nicolas. Puisque M. Eichoff voulait être purement didactique, pourquoi n'a-t-il pas fait un atlas à la manière de Las-Cases et de Khruse ? On y aurait gagné quelques résultats positifs, usuels, tandis que les pages qu'il a écrites semblent une gageure par laquelle l'auteur aurait promis de réunir dans des phrases ternes et banales quelque liste chronologique, quelque table de l'Art de vérifier les dates.

La seconde partie du livre s'adresse aux lexicographes et aux linguistes. Ce sont des questions d'alphabet, de vocabulaire, de grammaire ; l'ensemble de l'expression orale des Slaves est examiné dans ses nuances. M. Eichoff va avec empressement de la déclinaison à la conjugaison, des racines aux dérivés ; il abonde, on voit qu'il est sur son terrain. Les étymologies ne lui coûtent pas ; il parle, comme d'une chose complètement démontrée, de l'étroite affinité des idiomes slaves avec le sanscrit, et des langues celtiques avec le zend. J'aimerais mieux plus de réserve et même un peu de scepticisme. Ce qu'on apprend de plus positif dans cette seconde partie de l'ouvrage de M. Eichoff, c'est que l'alphabet slave a été composé au IX siècle par le moine Cyrille, qui en a emprunté les caractères, combinés ensuite par lui, à l'arménien, à l'hébreu, au copte ; c'est surtout que les langues slaves se divisent en trois branches : la branche serborusse, à l'est, qui comprend l'esclavon, le russe, le serbe, le carnique ; la branche vendo-polonaise, à l'ouest, qui comprend le bohémien, le polonais, le venède ; enfin la branche letto-prussienne, au centre, qui comprend le prussique, le lithuanien et le letton.

Après avoir examiné avec quelque étendue les principales questions philologiques que soulèvent les idiomes slaves, M. Eichoff passe à la littérature, et là on retrouve la même aridité, le même procédé d'énumération superficielle et courante, qui choque dès l'abord dans la partie historique. — Il y a si peu d'unité dans les populations slaves, qu'outre la diversité des idiomes particuliers, elles n'ont pas même une religion commune. Les Russes, les Serbes, les Croates, les Carniens, sont de l'église grecque ; les Lithuanes et les Lettons sont protestans ; enfin les Bohêmes, les Slovaques, les Polonais, les Vendes, sont catholiques. Il y a donc eu chez les Slaves des développemens, ou, pour dire moins mal, des efforts littéraires distincts et qui demandent à ne pas être confondus. M. Eichoff

parle d'abord de l'esclavon. C'est une langue éteinte, c'est l'ancienne langue sacerdotale des Slaves. On ne sait même pas où elle fut parlée ; les Annales de Nestor, qui remontent au XII siècle, quelques homélies, voilà à peu près tout ce qui reste de l'esclavon. Les autres branches ne sont pas beaucoup plus riches. C'est d'abord le russe : le russe a eu naguère ses trouvères, ses scaldes, ses troubadours, bien qu'assez tard ; c'est ce que M. Eichoff, dans le style de Marchangy, appelle les bardes inspirés de la Russie. Wladimir a été l'Arthur, le Charlemagne de la Russie ; c'est à lui que se rapportent presque tous les chants populaires ; c'est autour de lui que se groupe le cycle des légendes, comme on dit. Au surplus, il reste de cette première culture fort peu de monumens, et on ne distingue guère que quelques romances gracieuses, comme nous en avons dans la langue d'oïl. La Russie était tellement en arrière du mouvement commun, que la première imprimerie n'y fut fondée qu'en 1564, le premier théâtre qu'au XVII siècle, le premier journal que sous Pierre-le-Grand. Dès que des noms plus nombreux commencent à apparaître dans les lettres russes, M. Eichoff reprend l'énumération sans critique. C'est un véritable catalogue. Avec les temps plus modernes seulement, l'enthousiasme de l'auteur augmente : ses épithètes deviennent plus louangeuses et plus vives ; la qualification de grand poète revient souvent. Derzavin est placé « au niveau des beaux génies de l'antiquité ; » Karamzin est appelé « immortel, profond, éloquent ; » Koslov est presque mis au-dessus de Byron. Je n'ai aucune raison de ne pas croire au talent de Derzavin, de Karamzin et de Koslov, mais il y a beaucoup à rabattre de l'enthousiasme sans mesure de M. Eichoff. On ne traite pas une littérature naissante avec ce respect, ce culte, ce fétichisme exagérés.

Le serbe est parlé en Servie, en Bosnie, en Dalmatie. M Voiart a naguère donné la traduction de quelques chants populaires serbes

qui ont beaucoup plus d'intérêt que tout ce que dit M. Eichoff avec sa sécheresse habituelle. J'attendais des détails attachans sur l'essor que les Dalmates durent, pendant le XVI siècle, à la république de Raguse. M. Eichoff en parle à peine. Sur le bohémien, l'auteur n'est guère plus complet. Il mentionne à peine quelques chants nationaux du VIII siècle (je me méfie, de cette date reculée), ou les légendes rimées de Jérôme de Prague : au moment où l'intérêt commence, il s'arrête ou tourne court.

Arrivé à la Pologne, M. Eichoff semblait avoir un champ plus vaste. La Pologne a nos sympathies, elle nous touche de près. Eh bien ! M. Eichoff ne trouve rien que ses listes chronologiques, accompagnées de banales épithètes. Arrivé même à M. Mickievicz, ce grand écrivain traduit par M. de Montalembert, loué à si juste titre par George Sand, et auquel le gouvernement vient de confier l'enseignement du slave au collége de France, M. Eichoff le traite de poète aimable. On peut juger par là de la portée et de l'étendue de la critique. — L'auteur n'avait pas su intéresser à la Pologne ; il est complètement insignifiant avec l'idiome letton. Le letton se parle dans la Prusse orientale, en Lithuanie, en Courlande ; mais comme là il n'y a pas, à proprement parler, de littérature, l'auteur se rejette sur l'histoire, et M. Eichoff a en histoire la même méthode qu'en littérature.

La quatrième partie du livre de M. Eichoff est la plus curieuse à coup sûr, car elle est composée de traductions. Ces poèmes nationaux de la Victoire de Zaboï, de l'Expédition d'Igor, de la Bataille de Kasivo, sont fort intéressans. Ce caractère sauvage, ces vanteries de soldat « nourri sur la pointe des lances, » et qui veut boire le Don avec son casque, ont quelque chose de frappant et de bizarre ; mais il était parfaitement inutile de rappeler, à cette occasion, Homère et ses héros. L'Iliade n'a rien de commun avec des chants à

demi barbares. M. Eichoff a joint à ces légendes populaires l'Hymne à Dieu de Derzavin, hymne célèbre jusqu'en Orient, et qui à Pékin même est inscrit en lettres d'or dans le palais de l'empereur. Il est à regretter seulement qu'au lieu d'une interprétation littérale M. Eichoff ait cru devoir donner une traduction en vers de sa façon. Le texte de ces quelques morceaux était assez inutile à reproduire dans un ouvrage aussi sommaire ; mieux eût valu le remplacer par des notions bibliographiques, par des indications moins vagues. Si tout cela n'avait pas été traduit en allemand, on pourrait croire que M. Eichoff a directement lu le bohême, le polonais, le servien, le russe, mais ce système n'est pas nouveau. Il y a tel orientaliste à l'Académie des Inscriptions qui n'a jamais fait que des traductions de l'anglais.

Le livre de M. Eichoff n'est qu'une compilation, ce qu'il avoue presque, et une compilation médiocre. Il existe en Allemagne des travaux étendus sur ce sujet, travaux que l'auteur a abrégés et atténués. M. Eichoff est assez coutumier du fait. Tel de ses livres antérieurs n'est aussi qu'une pâle reproduction. Cela prouve seulement que M. Eichoff sait l'allemand. En résumé, il y avait un bel ouvrage à faire sur la littérature slave, et, après l'essai de M. Eichoff, je n'hésite point à dire que la situation est la même.

Ch. L.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Revue_litt%C3%A9raire_%E2%80%94_31_octobre_1840. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.